

# Chronique littéraire

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **123 (2020)**

PDF erstellt am: **07.07.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

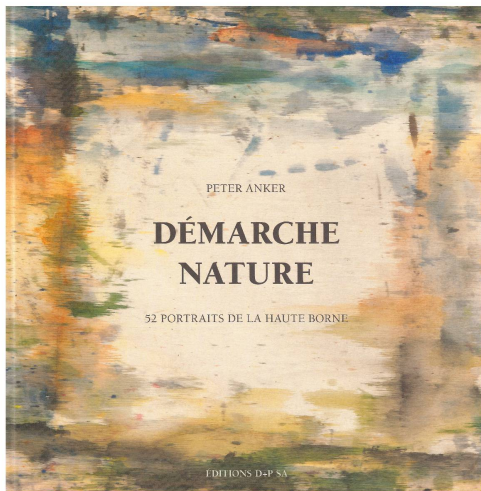
## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Chronique littéraire

## Démarche nature 52 portraits de la Haute Borne

PETER ANKER



« En discrétion, sans brusquer, solitaire, j'essaie de m'inclure, d'être en résonance avec le tout. Ma démarche est un processus d'immersion dans la nature. »

À force de marcher et d'explorer son territoire de prédilection, la Haute Borne, Peter Anker a conçu le projet de rendre compte de ses promenades, une fois par semaine, pendant une année entière, en mettant en œuvre, « d'une part l'observation et le

récit, d'autre part le regard et l'aquarelle ». Et, au fil des saisons, il nous propose de le suivre, presque pas à pas.

Bien sûr, au fur et à mesure de ses réflexions, nous pouvons découvrir son intérêt sans relâche pour les diversités du paysage, sa passion pour les oiseaux et son plaisir à inventorier la flore. Mais son propos n'est pas didactique. Ce n'est pas non plus une quête introspective pour revisiter des souvenirs. « *Démarche nature* est un livre de témoignage, de fragments et de dialogue avec la nature. Donc une invitation ! » confie Peter Anker, en préambule.

L'ouvrage ne se lit pas d'une traite. Ce sont cinquante-deux excursions différentes. Il faut le suivre et rester attentif, comme lui, à tout ce qui l'entoure et s'en imprégner. Avant de commencer à raconter, il nous offre chaque fois une aquarelle, réalisée pendant la sortie, avec spontanéité. Il faut bien la regarder car elle contribue à évoquer l'atmosphère de la journée.



Il sillonne la campagne et passe toujours par la crête de la Haute Borne. Et ce n'est jamais le même paysage, suivant l'heure ou la saison. Et ce sont des rencontres insolites, un blaireau, un renard... Ce sont des découvertes botaniques, avec ravissement. Ce sont les oiseaux qui le passionnent tout spécialement. Il ne se lasse pas de les observer, de décrire leurs activités, leurs va-et-vient, avec un réel talent de conteur.

Ainsi, à la fin du mois d'août, il décide de quitter les « versants ensoleillés » pour « passer côté ombre » et rejoindre la forêt. Il raconte les différentes étapes de sa marche : « le rythme régulier des pas est favorable aux flâneries intérieures de la pensée. Le contraire de l'ennui. » Et peu à peu se dessinent devant nos yeux les reliefs, les échappées vers des horizons plus lointains, le bal des oiseaux dans le ciel, leurs appels, leur recherche de nourriture, mais aussi les fleurs de cette fin d'été, les « rumeurs d'activité agricole », le passage en forêt comme dans un tunnel végétal... L'illustration évoque ce passage dans le sous-bois, avec des taches de lumière entre les arbres et sur le chemin. Plus tard, il rejoint la crête et se « laisse emporter par une diffuse ambiance de bonheur aérien ». Et de se promettre de revenir « dans quelques jours ».

Voilà l'essentiel de la recherche de Peter Anker : arpenter la nature, s'en imprégner, dialoguer avec elle, dans un processus tant intellectuel que physique, pour vivre des moments privilégiés. « Un cheminement de plaisir, d'émotion et de passion. »

Il nous donne l'envie d'aller faire des balades afin de mettre en pratique cette attention lumineuse qu'il nous incite à porter sur le monde. Pour suivre sa « démarche » : « c'est le chemin et non la destination qui importe. » dit-il en conclusion de sa dernière sortie de l'année. (Dominique Suisse)

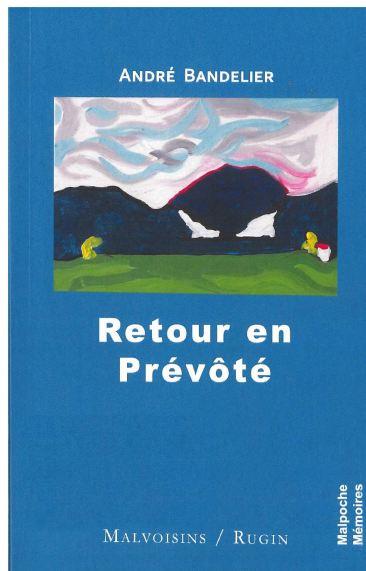
Delémont : Éditions D+P S.A. ; 2019 (215 pages)

*Peter Anker est né et vit à Delémont. Il est chimiste de formation et expert en système de santé. Il a été directeur de l'hôpital de Delémont, et membre de la direction de l'hôpital du Jura, ainsi que chargé de cours à l'EPFZ. Il est passionné par l'observation de la nature, l'ornithologie, la chimie des plantes. C'est également un peintre souvent inspiré par la nature. Il a publié de nombreux ouvrages scientifiques, des articles sur ses différents centres d'intérêt.*

*Les aquarelles illustrant Démarche nature on fait l'objet d'une exposition à la FARB en automne 2019.*

# Retour en Prévôté

ANDRÉ BANDELIER



Historien, linguiste, universitaire, à la retraite depuis plusieurs années, André Bandelier se penche ici sur ses origines prévôtoises. Pour cela, il s'inspire de souvenirs d'enfance et d'adolescence, de ses connaissances historiques et géographiques, mais aussi de papiers de famille, notamment du journal de son père, Jâmes, et de celui de son grand-père Albin. Partant de sa famille, l'auteur dresse une image de la vie et de la société de la Prévôté, notamment de l'entre-deux-guerres et des années suivant la Seconde Guerre mondiale. Il est à la recherche de ses racines, de son identité.

Le récit commence le 5 août 2018, lorsque l'auteur décide d'effectuer une balade, la même que celle qu'il avait accomplie avec son père, le 4 octobre 1953. Tous les lieux traversés lors de ce pèlerinage sont cités avec précision, les souvenirs remontent à la surface, cependant « sans vaine nostalgie », précise-t-il. Tout à coup, il se trouve face à « un prolifique sorbier adossé à un sapin tout sec dont les branches cherchent désespérément leur salut vers le ciel, ou le sol, comme pour échapper à l'étreinte ». Il ajoute, fulgurante intuition : « Un symbole possible, saisissant, du vieillissement. » Le linguiste se révèle lorsqu'il entend une dame parler d'une *gretche*, mot désignant une montée sévère. Arrivé au lieu-dit Planfayen, il précise « (en finale, i nasalisé) ».

André Bandelier éprouve une grande admiration et une vive affection pour son père. Décolleteur devenu, grâce à son travail, à son savoir-faire, à son sérieux, contremaître dans la fabrique qui l'emploie. On sent cependant chez lui une sorte d'amertume. La société — il le constate — est en effet constituée de deux catégories de personnes, celles qui détiennent le pouvoir parce qu'elles ont les commandes de l'économie et de l'administration, et celles que les circonstances obligent à toujours baisser la tête, à observer la plus grande réserve. On la ressent à la lecture de la phrase que voici : « Déplorer le fait de devoir jour après jour se rendre au "trou noir", lieu des mots blessants et réflexions sans grandeur, " pas de

paroles encourageantes, mais des petits fions d'Allemands qui m'agacent" ». Il en tire une conclusion pour ses enfants: éviter à tout prix de devenir mécanicien ou décolleteur. Pour son fils, il rêve d'une carrière d'instituteur, ce qu'il deviendra avant de connaître de plus hautes destinées. Cette réflexion encore, extraite du journal de Jämes: «Mais les machines marchent quand même outre midi et une heure et le soir jusqu'à huit-neuf heures, toujours la même politique, si l'on ne gagne plus l'argent à la pelle, c'est le désastre.» Ces conditions ont tellement marqué le fils que ce dernier est toujours resté du côté du monde ouvrier, alors que sa situation sociale et professionnelle aurait pu l'amener à fréquenter les milieux libéraux ou radicaux. Fidélité aux origines, toujours! Jämes Bandelier ne fut pas qu'un contremaître. Sa vie sociale fut en effet très riche. Sportif accompli, membre de la fanfare municipale, il s'engagea pour la cause de l'autonomie jurassienne. Ainsi, le 23 septembre 1953, il défile avec la fanfare municipale à la Fête du Peuple. Il note, à propos de cette manifestation: «Le plus beau moment de la journée fut la montée au mât du drapeau jurassien.» Il n'empêche, ce combat fut aussi pour lui cause de souci, ne va-t-il pas sceller définitivement la division des Jurassiens? Il le note: «Je me demande où nous allons dans notre Jura divisé, où les gens commencent à se regarder comme des chiens de faïence.»

Ce retour sur le passé est l'occasion pour l'auteur de mieux connaître la personnalité de son grand-père, Albin Bandelier, décédé bien avant sa naissance de la fameuse grippe espagnole, en juillet 1918. Rappelons que cette dernière fut une terrible pandémie, restée longtemps dans la mémoire collective. Elle retrouve aujourd'hui une certaine actualité avec la crise du coronavirus qui crée la panique partout dans le monde. Selon les historiens, elle aurait fait entre 50 et 100 millions (il est difficile de se montrer plus précis) de victimes. Natif de Sornetan en 1874, Albin n'avait donc que quarante-quatre ans au moment de son décès. Il exerça la fonction de garde forestier pendant plusieurs années, avant d'être admis à l'École normale de Porrentruy. À sa sortie, il fut nommé à Perrefite, puis à Moutier à partir de 1908, responsable de la 4<sup>e</sup> classe primaire. Instituteur, il était aussi paysan à ses heures. Son journal décrit, avec un grand luxe de détails, les récoltes faites à différents endroits du domaine de Sornetan, village d'origine de la famille Bandelier. Aucune grande phrase inutile dans ce document, seuls les faits, la concision et la précision. Il semble que rien ne le destinait à devenir franc-maçon, il fut pourtant initié à la loge La Tolérance à l'Orient de Porrentruy au début de 1911. André Bandelier émet quelques doutes sur son strict respect des



principes maçonniques, en particulier, celui de la tolérance. Il lui arrive en effet parfois de se montrer dur à l'égard de ceux qui ne partagent pas ses opinions. La famille Bandelier a conservé quelques *planches* (c'est-à-dire quelques exposés) présentées en loge par l'ancêtre. Ce rappel de la carrière du grand-père permet au petit-fils de rappeler la haine et les attaques dont furent victimes les francs-maçons de la part des milieux catholiques. Par exemple, dans les années 1930, le quotidien *Le Pays* de Porrentruy tire à boulets rouges contre les renégats: « Contre les Trois Points. Grands et petits Frères, l'heure du jugement a sonné... Prenez vos truelles, compas et peaux de cochon, et évacuez la place! » Précisons que les grands Frères sont les francs-maçons, les petits Frères, les membres de l'Union philanthropique. Le Rotary lui-même n'échappe pas à la vindicte.

Un chapitre entier est consacré à la généalogie des Bandelier de Sornetan. L'auteur part de son fils, Christian, remonte le temps pour arriver à l'époque de la Réformation.

Bien que beaucoup de choses aient changé depuis la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle, ce livre n'en éclaire pas moins la situation actuelle. (Philippe Wicht)

Éditions des Malvoisins / Éditions de Rugin, 2019 (182 pages)

*André Bandelier est retraité de l'Université de Neuchâtel où il a enseigné la langue et la civilisation françaises. Historien et écrivain, il a publié récemment Des Lumières à la Révolution, Le Jura et les confins franco-helvétiques dans l'Histoire et réédité, avec le théologien Pierre Bühler, Cléobule ou pensées diverses d'un pasteur de campagne, de Théophile-Rémy Frêne. Il est en outre l'auteur de deux romans, Nuits arc-en-ciel et Saisons intranquilles.*

# On avait pensé au tandem

CARROUSEL  
SOPHIE BURANDE, LÉONARD GOGNIAT



Sophie Burande et Léonard Gogniat emmènent leurs fans en bal(l)ade à la découverte de leur duo et des origines d'un certain « Carrousel » dont les premières rengaines ont fêté leur dixième anniversaire. Leur rencontre remonte à 2007 dans le sud de la France et se trouve d'emblée placée sous le signe de la musique: quelles chances y avait-il pour que les deux accordéonistes se retrouvent par hasard sur la même place un soir d'été? La réalité dépasse parfois la fiction.

*On avait pensé au tandem* est à l'image des albums qui se sont succédé, de *Tandem* en 2010, à *Filigrane* en 2017, il mêle deux voix qui se répondent et s'entremêlent pour composer une sorte de journal intime de Carrousel. Au fil des trois parties (« De Volonne à Paris », « D'album en album » et « Sur la route »), des textes plus ou moins développés se succèdent comme autant de vignettes relatant les joies et les rencontres, mais également les moments de doute. Si la musique parle à l'âme et réchauffe le cœur, elle ne tient pas bien à l'estomac...

Signés Sophie ou Léonard, parfois écrits en commun, ces fragments de vie ne manquent ni de sincérité ni d'authenticité. Ils évoquent parfois une mélodie qui s'impose ou la poésie d'une image qui deviendra chanson, mais surtout ils retracent l'évolution d'un duo que l'on voit évoluer dans les nombreuses photographies en noir et blanc qui illustrent le livre. Premiers enregistrements, premier EP, premiers concerts, premiers musiciens, premier bébé également...

*« Tu m'as dit  
Faut du temps  
Pour construire jusqu'au ciel*

*Les rêves  
Les plus grands  
Au pluriel »*

Il n'est pas question dans *On avait pensé au tandem* d'idéaliser un parcours. Les difficultés ne sont pas passées sous silence. Il y a les retours critiques de Juliette à qui ils font appel pour travailler leur présence sur scène, la description des harassantes rentrées nocturnes qui suivent les concerts et s'achèvent presque à l'aube une fois le matériel déchargé du bus, les tensions au moment d'écrire le deuxième album, lorsque « l'écriture d'un texte en duo est devenue un duel ». La rencontre avec le public n'est que la pointe d'un iceberg qui comprend également son lot d'administratif.

Au final, peu de révélations sur les textes des chansons de Carrousel dont quelques extraits émaillent tout de même le texte. Ce témoignage écrit à deux voix n'a pas la prétention de venir commenter une œuvre musicale, mais de lever, un peu, le voile sur les coulisses de la vie d'artiste. (Élodie Paupe)

Courtételle : Melo-Man éditions, 2019 (152 pages)

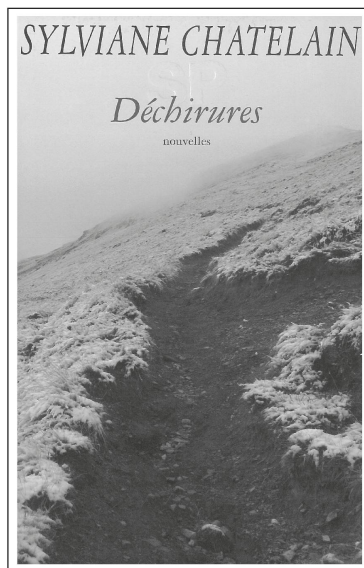
*Carrousel est un duo de chanson française composé de la Française Sophie Burande et du Jurassien Léonard Gogniat. Leur dernier album, Filigrane, est sorti à l'automne 2017 (Tandem 2010; En équilibre 2012; L'euphorie 2014). Un nouvel opus est en préparation pour 2021.*



# Déchirures

## Nouvelles

SYLVIANE CHATELAIN



«Comment me faire comprendre, vous faire comprendre ce qui s'est passé? Est-ce qu'il faudrait plus de temps, plus de mots, ne rien négliger? Ou, au contraire, se contenter de l'essentiel? Mais si la vérité se cachait partout, si, pour chaque détail omis, on s'en éloignait un peu, on la perdait de vue, on la dénaturait?» Question angoissée que Sylviane Chatelain jette au lecteur dans le premier de ses six récits, construits autour de six femmes saisies à un moment où tout bascule, où leur raison vacille, où leur cœur implose. Leurs *Déchirures* — c'est le titre du recueil — sont diverses, parfois liées aux événements traumatiques d'un passé enfoui, parfois ancrées dans un présent douloureux.

Après une rupture — une fuite? —, une jeune femme emménage dans un appartement modeste et tente de se réinventer une vie autour de sa petite Rosalie. Sa voisine lui propose de garder l'enfant pendant qu'elle travaille. Rongée par la culpabilité, désespérée par l'attitude de sa fille qui ne parle plus qu'à sa poupée, à la limite de la dépression, la mère se laisse aspirer dans une dépendance ambiguë vis-à-vis de la voisine. Variant les points de vue et les focalisations, Sylviane Chatelain sème le doute: exténuée et jalouse de la complicité entre sa fille et la voisine, la mère de Rosalie devient-elle paranoïaque? Ou alors l'intruse, solitaire, voilée de mystère (la perte d'un enfant?) cherche-t-elle réellement à la faire passer pour folle dans le noir dessein de lui voler Rosalie? Une nouvelle, presque un petit roman, qui fait froid dans le dos...

Les déchirures, ce sont aussi ces fissures qui, imperceptiblement, apparaissent dans l'ordinaire des jours pour s'élargir insidieusement, se transformer en failles où s'engouffre l'irrationnel de nos peurs et de nos frustrations. Ainsi, cette bonne âme qui accepte, à contrecœur, d'aider

son amie Annie à vider sa bibliothèque. Mais, dangereusement perchée sur une échelle, elle a beau passer les livres, les étagères restent toujours lourdement chargées! Terrassée par la fatigue, incapable de protester, elle est tout à coup en proie à des hallucinations: la relation toxique prend des dimensions fantasmagoriques. Annie se mue en une étrangère menaçante pour la narratrice: son rire « éclate dans la pièce immense en même temps qu'à l'intérieur de mon ventre, de ma poitrine et de mon cœur, pendant que, de sa main décharnée et livide accrochée à la mienne, doucement, cruellement, elle m'attire à elle, me déséquilibre, pendant que les livres que je lui apportais et tous les autres s'éparpillent en s'ouvrant et sombrent dans le battement d'ailes éperdu de leurs pages ».

*Le Tableau* nous emmène dans un musée, où une visiteuse est profondément absorbée dans la contemplation d'une œuvre. Elle est observée par une autre femme, elle aussi happée par l'énigme de la toile — une pièce plongée dans la pénombre, une figure alanguie et songeuse dans un fauteuil rouge, un tapis et des rideaux assortis, entrebâillés; au fond, l'embrasement d'une porte qui ouvre sur... quoi donc? Explorant les jeux de miroirs et la thématique du double, l'auteure déploie la palette chatoyante de son style — de somptueuses nuances de noir et d'écarlate — pour évoquer l'hypnose provoquée par le tableau...

Récit émouvant et poétique, *Le chien* décrit l'agonie d'un homme malade veillé par sa femme. Surgit le rêve bizarre et récurrent d'un chien qui l'accompagne, le guide vers un feu, un village — rêve réconfortant dissous par l'aube, partagé par sa compagne qui peu à peu s'y love. Rémiscence du bonheur enfui, passerelle vers l'inéluctable alors que tout se resserre autour d'eux, que la nature familière se charge de teintes effrayantes? L'animal semble vouloir les mener « Là où tout est impalpable et bienveillant, où se dissipent les terreurs et les maléfiques, là où les sombres forêts se traversent comme des illusions, où les gifles des branches ne sont plus que caresses sur la peau et leurs feuilles amères, mousse fraîche sur les lèvres ».

Un autre couple, en perdition celui-là, chemine dans *La Brume*. Une histoire d'amour qui se « dés-écrit »? Sur un sentier de montagne escarpé, elle s'arrête pour reprendre souffle, il la distance, puis ralentit le pas; elle perd sa trace, il réapparaît; mais l'écart se creuse inexorablement... « et elle reste seule, séparée de lui, ils ne sont plus que deux signes désunis et incompréhensibles, égarés sur la page blanche de la neige ».

Tout aussi perdue, la jeune femme enceinte de la dernière nouvelle. Prise dans la tempête, hagarde, elle trouve refuge dans une maison accueillante. Dans les limbes de sa mémoire semble se rejouer un drame:

visions de flocons qui s'écrasent sur un pare-brise, de Rémi qui « dort dans son berceau de neige veillé par l'hiver », alors que se fait brûlant le désir de la rivière à traverser pour rejoindre ceux qui l'attendent: « Je m'avancerai jusqu'au bout du pont brisé, je chercherai leurs visages. Dans l'obscurité de l'eau, sous l'encre renversée, je les reconnaîtrai ».

Dans chacune de ses histoires, Sylviane Chatelain joue en virtuose avec l'inquiétante étrangeté chère à Poe, à Gautier, à Maupassant... Subtils décrochements du réel, parenthèses oniriques, irruptions furtives d'un ailleurs glaçant. Le lecteur est pris dans les rets de cet univers riche de suggestions: glanant un indice, échafaudant une hypothèse, attendant une résolution savamment différée, tenu en haleine par une écriture originale, proche du flux de conscience à la Virginia Woolf, jusqu'à... l'épilogue? Il manque toujours une pièce au puzzle... comme à ce puzzle ardu que la petite Rosalie et sa mère, hébergées (prisonnières?) dans la maison de vacances de la voisine, reconstituent patiemment. Mise en abyme? Un paysage tourmenté se dessine, un pont vertigineux, des flots ténébreux — et lorsque la pièce manquante est retrouvée: « l'eau de la rivière était encore plus menaçante maintenant que le trou était comblé. Sombre et luisante, elle retenait, attirait le regard comme un gouffre avide, une promesse trompeuse de repos et d'oubli ».

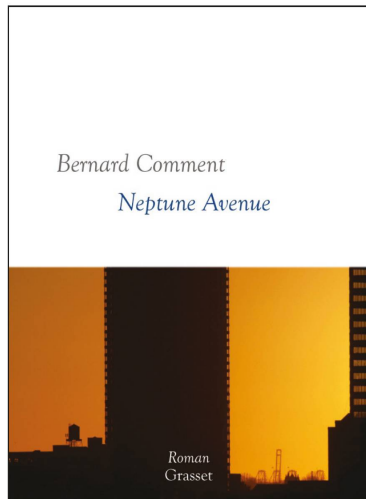
L'écrivaine nous fait ressentir presque physiquement le malaise qui étreint ses personnages et ne nous laisse aucun répit! Du grand art, qui nous dérobe nos repères, nous emporte jusqu'aux confins du fantastique, pour nous abandonner sur la berge d'un sens fuyant comme l'eau vive, aussi déconcertés que ravis... (Christiane Lièvre Schmid)

Orbe: Bernard Campiche Éditeur, 2019 (247 pages)

*Sylviane Chatelain est née et vit à Saint-Imier. Elle a étudié à l'École des arts décoratifs de Genève et à la Faculté des lettres de l'Université de Neuchâtel, tout en élevant ses quatre enfants. En 1984, elle reçoit le premier prix du concours littéraire organisé par l'atelier d'écriture du Soleil à Saignelégier, ce qui lui donne le courage de sortir de leur tiroir les récits qui y sommeillent. Depuis, romans et recueils de nouvelles se succèdent. L'auteure a reçu maintes récompenses (Prix Hermann Ganz, Prix de la commission de littérature du canton de Berne à deux reprises, Prix Schiller, Prix des arts, des lettres et des sciences du Conseil du Jura bernois...). Sylviane Chatelain est aussi — ou a été — membre de plusieurs associations ou commissions visant à promouvoir la littérature jurassienne.*

# Neptune Avenue

BERNARD COMMENT



À Brooklyn, au vingt et unième étage d'un immeuble dont l'ascenseur est en panne, un homme malade et diminué vit confiné. Sclérosé non seulement par son corps, il l'est aussi par un mystérieux *black-out* ayant frappé la ville.

S'allongeant sur plusieurs kilomètres, de la baie de Sheepshead à Coney Island, Neptune Avenue est le point de chute de cet Européen ayant troqué ses amours littéraires pour embrasser une vie d'aisance et de fortune. Moins par fuite que par quête, son passé l'a mené vers ce lieu inconnu où d'imposants gratte-ciel font office de phares pour l'Atlantique. Mais New York est surtout la ville où réside Bijou ; jeune femme férue d'indépendance et de contradictions, elle est, pour le narrateur, la dernière relique de ses années de gamberge. Se voyant déperir, il s'est embarqué vers le Nouveau Monde, à la recherche d'un passé aussi lointain que vif. La raison de cette quête, véritable clef de voûte du récit, demeure insaisissable, et c'est au travers de ce but dénué d'objectif que vont se distiller les pensées fuyantes d'un être contraint à l'immobilité. Au fil du récit et de l'évolution de sa relation avec Bijou, le passé du narrateur se ramifie, et la somme des souvenirs vient justifier le présent.

Avec *Neptune Avenue*, Bernard Comment poursuit son travail sur le souvenir, la mémoire. L'histoire n'est pas sans rappeler *Florence, retours* : un homme, malade, part en reconnaissance d'un autrefois évaporé. Cependant, tandis que ce voyage florentin ramène le personnage à des expériences passées, la côte Est incarne, pour le narrateur de *Neptune Avenue*, l'inconnu, et pourrait bien être l'ultime halte de son existence.

Dans ce roman, Bernard Comment est aussi fidèle à ce qui détermine son écriture : des phrases longues, en gradation, à la ponctuation faite de virgules. Mais le propos est ici moins intellectuel que dans *Florence, retours*, et plus onirique, presque « modianesque ». À l'image du ciel laiteux d'un New York distillant une lourde chaleur, les pérégrinations figées du narrateur sont vaporeuses et insaisissables.



En bandeau de l'édition Grasset, une photographie de Lou Reed, d'où s'échappent à la fois la torpeur et la beauté de ce qui est trop grand pour être embrassé d'un regard — l'horizon infini et surmené d'une ville américaine, d'un processus ineffable de mémoire et de quête de soi. (Luc Vallat)

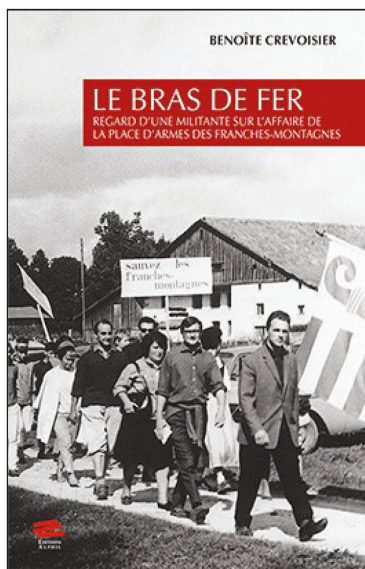
Paris : B. Grasset, 2019, 265 p.

*Bernard Comment est né en 1960 à Porrentruy. Nommé Officier des Arts et des Lettres en 2010, Bernard Comment a aussi reçu de nombreuses distinctions littéraires, parmi lesquelles le Goncourt de la Nouvelle pour Tout passe (2011). Bernard Comment vit actuellement à Paris.*

# Le bras de fer

## Regard d'une militante sur l'affaire de la place d'armes des Franches-Montagnes

BENOÎTE CREVOISIER



« Je projette de raconter ma version d'une histoire politique que j'ai vécue de l'intérieur. J'y vois une montagne de difficultés éthiques. Elle s'élève si haut qu'elle m'effraie. Aussi dois-je, dès la première ligne, faire attention à tout. »

Dans le préambule de l'ouvrage et dans les différents intermèdes qui rythment l'ouvrage, Benoîte Crevoisier explicite la démarche qui va être la sienne: elle ne veut pas se substituer aux historiens, mais donner à lire son témoignage, sans se soucier de respecter la chronologie des événements, sans chercher non plus à masquer les émotions qui l'habi-

taient à l'époque et les réflexions que fait surgir l'écriture à un demi-siècle des événements. *Le bras de fer* se lit presque comme un roman dont on attendrait anxieusement la fin tout en la connaissant d'avance.

Retour (succinct) sur les faits. En 1956, le Département fédéral militaire (DFM) projette de construire une place d'armes pour blindés sur le territoire de la commune des Genevez et a même déjà acquis des terrains en ce sens. Un groupe d'opposants, et bientôt d'opposantes, se réunit sous le nom de Comité d'action contre l'établissement d'une place d'armes aux Franches-Montagnes et dans la Courtine (CAFM). Son action administrative et politique est complétée par la création du Mouvement des Militants francs-montagnards (MFM) qui réunit plus largement des citoyens et organise les actions populaires. L'opposition de la population contraint le DFM à modifier son projet initial. Il est ensuite question de déplacer la station d'acclimatation pour les chevaux étrangers acquis par l'Armée pour la cavalerie qui se trouve à Schönbühl,



mais la dimension équine ne suffit pas à apaiser les esprits francs-montagnards qui s'élèvent contre l'installation militaire sur ses terres. Il faudra attendre 1976 pour que la situation soit définitivement réglée avec le rachat des terrains que la Confédération avait acquis pour son projet de place d'armes par les trois communes concernées, Les Genevez, Lajoux et Montfaucon.

Au fil des pages, on découvre l'ampleur de la lutte que Benoîte Crevoisier qualifie de « tragédie » et l'énergie déployée par les habitants des Franches-Montagnes pour barrer la route au DFM. Si le récit souligne l'importance de l'action politique ainsi que les heurs et malheurs de celles et ceux qui la menaient, la dimension populaire et communautaire de l'opposition révèle un sentiment d'union et d'appartenance que l'on retrouve également dans les récits des militants en faveur de l'indépendance du Jura. Ce souffle identitaire et solidaire, mais aussi le sentiment de cohésion qui s'en dégage intriguent ou fascinent, mériteraient qu'un regard anthropologique s'y attarde.

Entre les affiches de Coghuf et les incendies des fermes, *Le bras de fer* donne aussi à sentir l'atmosphère d'une société en mutation dans une région rurale. Le rôle de la femme, la place de la pratique religieuse et les révolutions technico-technologiques se lisent également dans cette chronique. Benoîte Crevoisier insiste souvent sur le temps investi par celles et ceux qui se sont engagés dans la lutte, temps volé à la famille, sacrifice consenti pour les générations futures. On dit que la fin justifie les moyens... (Élodie Paupe)

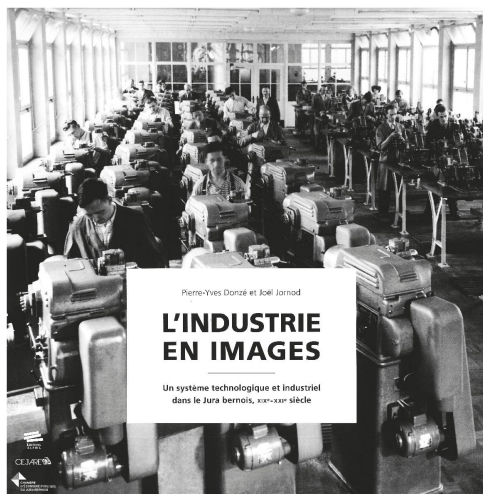
Neuchâtel: Éditions Alphil, 2019 (269 pages)

*Benoîte Crevoisier est née à Lajoux. Durant l'affaire de la place d'armes des Franches-Montagnes, elle est enseignante à l'école de Lajoux. Elle a été membre du Comité d'action contre l'établissement d'une place d'armes aux Franches-Montagnes et dans la Courtine (CAFM) et du Mouvement des Militants francs-montagnards (MFM). Elle est l'auteure de plusieurs ouvrages publiés aux éditions de l'Aire, Canevas et Alphil, notamment Avec un grain de sel (2007) et Mesdemoiselles (2011), deux témoignages autobiographiques.*

# L'industrie en images

## Un système technologique et industriel dans le Jura bernois XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle

PIERRE-YVES DONZÉ, JOËL JORNOD



Conçu par le Centre jurassien d'archives et de recherches économiques (CEJARE) de Saint-Imier, *L'industrie en images* est un livre imposant, de 500 pages. Il relève le pari audacieux de donner un panorama des plus complets de l'industrie présente dans le Jura bernois, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours. À la fois ouvrage historique et index des industries, il peut plaire même aux non spécialistes à cause de ses nombreuses

illustrations. Toutes celles et tous ceux qui ont un rapport avec l'usine, soit une très grande partie des habitantes et habitants de la région, peuvent s'y reconnaître. Les autres prendront plaisir à le feuilleter, comme un panorama sociologique ou même un livre d'art.

Un premier chapitre est consacré à l'histoire de l'industrialisation. Les prémices remontent aux années 1700. Elle a vraiment débuté à partir de 1860. La période de l'entre-deux-guerres et par la suite ce qu'on a appelé les Trente glorieuses ont permis une croissance dynamique. À partir de 1975, la crise économique a conduit à une refonte du système industriel pour lui permettre d'aborder le XXI<sup>e</sup> siècle.

Les cinq chapitres suivants citent les industries les unes après les autres, en les classant par grands domaines : l'horlogerie<sup>1</sup>, les moyens de production<sup>2</sup>, les domaines d'application des moyens de production<sup>3</sup>, les produits variés<sup>4</sup> et les autres activités<sup>5</sup>. La conclusion met en perspective le système pour l'avenir.

Ainsi formulé, cela pourrait sembler une énumération un peu lassante. Mais en fait, il n'en est rien. Chaque entreprise bénéficie d'une brève présentation indiquant son activité. Les documents illustrant les bâtiments industriels permettent de les repérer *in situ*. Les anciens sont

bien reconnaissables et souvent encore présents le long de nos routes. Les modernes ont aussi une typologie particulière. C'est un phénomène très partagé chez les patrons d'industrie : les immeubles sont considérés comme des symboles de leur activité. On les faisait figurer, avec des perspectives avantageuses, sur les images publicitaires, les en-têtes de lettres, les catalogues, comme autant de logos. Et même si, de nos jours, l'architecture industrielle et les concepts publicitaires ont évolué, les ensembles bâtis restent des marques de succès évidentes dans le paysage.

Dans le livre, les images anciennes et les photos des usines d'aujourd'hui sont mises en parallèle, accompagnées de clichés montrant les ouvriers au travail à leur établi et puis pilotant des ordinateurs. Des dessins de la production à l'origine s'opposent à des photos contemporaines. Il est fascinant de constater l'évolution des technologies et des conditions de travail. C'est un voyage dans le temps, souligné par la présentation de toute une riche imagerie publicitaire des produits.

*L'industrie en image* est un beau livre qui nous fait appréhender un tissu homogène et varié d'entreprises, bien présentes dans l'économie de leur région. En même temps, nous (re)découvrons tous ces lieux industriels qui forment la trame de la vie quotidienne pour de nombreuses familles. (Dominique Suisse)

Saint-Imier : CEJARE ; Neuchâtel : Éditions Alphil, 2019 (500 pages)

*Pierre-Yves Donzé est professeur d'histoire des entreprises à l'Université d'Osaka au Japon et professeur invité à l'Université de Fribourg. Il est l'auteur de nombreuses publications sur l'histoire de l'industrie horlogère.*

*Joël Jornod est responsable de CEJARE et chargé de cours à l'Université de Fribourg. Spécialiste du commerce de détail et de la consommation, il s'oriente depuis quelques années vers l'histoire des entreprises industrielles.*

#### NOTES

<sup>1</sup> Marques et mouvements, ébauches, boîtes, cadrans, ressorts, pignons, pivots et roues, fournitures, décoration et traitement de surface.

<sup>2</sup> Machines-outils, outillages et périphériques.

<sup>3</sup> Décolletage, usinage et traitement de surface, véhicules, équipements mécaniques et dentaires.

<sup>4</sup> Produits variés pour l'industrie, météorologie et produits complexes.

<sup>5</sup> Énergie, matériaux, alimentation, biens de consommation et autres activités.



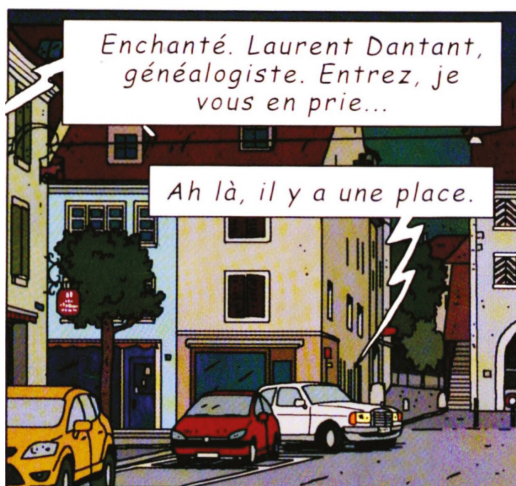
# Après la pluie

EMBÉ



Martial Berdat, plus connu sous le pseudonyme d'Embé, dessine depuis quelques années le Jura comme toile de fond des enquêtes du commissaire Vaurient. Ce surdoué de la police vaudoise fait toujours équipe avec l'inspecteur Fleuru, aussi drôle que maladroit dans ses enquêtes comme dans sa vie. Le premier cycle en deux tomes (*Un Vol au musée* et *Le Secret des Moines*) nous emmenait à la recherche de la Bible de Moutier-Grandval, volée alors qu'elle était exposée au Musée jurassien d'art et d'histoire. Il a fallu tout le savoir-faire et l'intelligence du commissaire pour résoudre cette affaire.

Le deuxième cycle, une trilogie cette fois, dont *Après la pluie* constitue le dénouement, nous offre une complexité supplémentaire dans l'organisation du récit et dans la profondeur psychologique des personnages. En effet, là où le premier cycle était une enquête policière plutôt linéaire, le second cycle présente une dimension historique plus profonde. Des épisodes plus anciens alternent avec l'intrigue principale. Cette plongée dans le passé se fait par l'intermédiaire de l'histoire d'une



montre fabriquée aux Franches-Montagnes à l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle. Cet objet se trouve être la clef de l'enquête de Vaurient et va nous faire traverser les campagnes napoléoniennes de Russie, le congrès de Vienne, de même que la vague d'émigration vers le continent américain au gré du hasard.

On se demande par moments si Vaurient, l'habituel justicier, n'est pas aussi mêlé aux crimes commis.



En somme, les frontières psychologiques auxquelles nous étions habitués se brouillent. Il s'agit d'une œuvre plus mature, plus complexe et plus profonde que le premier cycle. Au-delà d'une intrigue policière toujours assez bien ficelée, il y a ici une représentation des personnages dont les sentiments et le caractère profond transparaissent au fil des pages. J'ajoute que par son installation dans sa région d'origine — le canton du Jura — le commissaire Vaurient entame une véritable quête de ses origines (terme qui est d'ailleurs utilisé comme titre de l'ouvrage qui ouvre la trilogie).

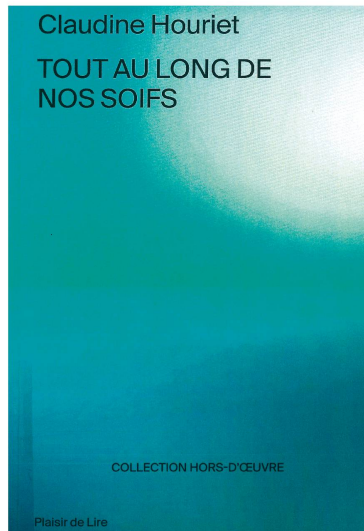
Le dessin, réaliste et précis, s'inspire clairement d'Hergé. Cela se voit et se ressent. Le lecteur jurassien se plaît en outre à reconnaître les endroits de son coin de pays, à parcourir le Jura au fil des enquêtes du commissaire par le truchement des dessins d'Embé. (Valéry Rion)

Delémont: D+P S.A.; 2019 (Une enquête du commissaire Vaurient / Embé; 5), 78 pages

*Depuis 2011, Martial Berdat publie, sous le pseudonyme d'Embé, les truculentes aventures et enquêtes du commissaire Vaurient aux éditions D+P. Réalisées en ligne claire, ces dernières mettent en avant le patrimoine historique jurassien. Musicien de jazz et de world music, Martial Berdat a également sorti deux albums musicaux avec le groupe malien Watikoro. (delémontbd.ch)*

# Tout au long de nos soifs

CLAUDINE HOURIET



À lui seul, le titre de ce recueil de nouvelles est révélateur. La vie ordinaire, fût-elle confortable, ne suffit pas si elle n'est illuminée parfois par un événement, une présence, une rencontre, toutes choses qui peuvent être très brèves, mais suffisent aussi à dépasser la médiocrité et l'ennui du quotidien. Claudine Houriet maîtrise parfaitement le genre de la nouvelle. Chez elle, l'accroche est nette, rapide, elle entre immédiatement dans le vif du sujet, l'histoire court ensuite sans surcharge inutile jusqu'à la chute inattendue, brève aussi qui clôt le récit. Ses personnages

ont fréquemment une existence banale, mais elle leur témoigne une telle empathie que le lecteur les adopte spontanément. Elle sait en effet mettre en valeur des détails qui les rendent attachants.

*L'âme des choses*, titre de l'une des nouvelles. Elle commence par un coup d'archet magistral. En quelques mots, le personnage central est planté : « Elle menait une vie tranquille. Il ne lui manquait rien. Elle était restée célibataire, et n'aurait su dire pourquoi. Par peur de l'inconnu peut-être. Dès son enfance, elle avait toujours été sage, peu exigeante. Une beauté fade, lisse, sans fards ni excentricités. Elle passait inaperçue et en était satisfaite. » Une héroïne on ne peut plus falote, et pourtant la magie, par le talent de la plume de l'auteure, va opérer. Elle semble approcher de la retraite, a connu une existence modeste de buraliste postale — modeste et quelconque, pourrait-on ajouter — mais qui l'a pleinement satisfaite. Cette vie sans relief — elle aurait pu se poursuivre de nombreuses années encore — est un jour bousculée par l'arrivée d'un professeur à la retraite. Elle ne sait peut-être pas trop pourquoi — est-ce l'impression causée par un homme cultivé et sûr de lui, si loin de ce qu'elle est elle-même —, elle accepte de l'épouser, abandonne son activité. Très rapidement, l'homme va affirmer sa supériorité, faire comprendre à son épouse, sans le lui dire cependant ouvertement que ses goûts, son



existence, son appartement sont banals. Elle en souffre en silence, mais n'ose se rebiffer. Sa vie retrouve harmonie et sérénité lorsque son mari meurt tragiquement dans un accident de la circulation. Elle retrouve alors l'atmosphère qu'elle a toujours connue, un environnement, certes jugé étriqué, mais qui la rendait parfaitement heureuse. Elle y retrouvait en effet ce quelque chose d'indéfinissable, « l'âme des choses », ceci justifiant le titre de la nouvelle. Cette histoire est racontée avec une rare finesse, une grande intelligence. Claudine Houriet décrit bien les difficultés liées au fossé entre deux tempéraments, deux mondes, deux styles de vie, le désespoir aussi — mais feutré — de l'héroïne dépouillée de tout ce que fut sa vie jusque-là. En filigrane, on sent passer un parfum de nostalgie et la douceur du temps qui passe, qui a passé.

Elle s'appelle Hélène. Hélène rien ne pouvait mieux la définir, aurait-elle pu porter un autre prénom, ce n'est pas sûr. Aristocrate de l'université, linguiste de haut vol, elle enthousiasme des générations d'étudiants, alliant sans effort apparent le plus haut niveau de compétence avec une faculté d'entrer simplement en contact avec son public. Le succès professionnel est complété par une vie personnelle harmonieuse, l'entente avec son mari Frédéric, lui aussi professeur à l'université, étant parfaite. Cette union sans nuage fut brisée quelques semaines avant la retraite de ce dernier par une crise cardiaque. Hélène en fut très affectée, mais la vie finit par reprendre le dessus. Très longtemps après l'âge de la retraite, elle fut encore très active, continuant ses travaux, donnant des conférences partout, l'esprit et la passion toujours intacts. Rien cependant n'est jamais définitivement acquis. À quatre-vingt-cinq ans, une grippe, cela paraît anodin une grippe, mais à cet âge tout peut basculer et c'est ce qui arrive à Hélène, ses facultés s'en trouvent durablement affaiblies, elle s'en rend compte — sa lucidité n'ayant pas été affectée —, se replie sur elle-même, se console en jouissant de son jardin qu'elle a toujours voulu sauvage, étranger à la sévère ordonnance française. Son existence va cependant être encore une fois bousculée. Un de ses anciens étudiants, le plus brillant et le plus prometteur peut-être, maintenant dans un état de délabrement physique avancé, trouve refuge chez elle. Émue par sa misère, peut-être aussi parce que Carlo, c'est son nom, lui rappelle les heures claires du passé, elle va s'occuper de lui, retrouvant ainsi une nouvelle raison de vivre. Tout est juste dans cette histoire. Par exemple, les rapports qu'elle et son mari ont entretenus avec les étudiants : « Leurs enfants étaient les étudiants. Malgré leur réputation, aucune condescendance à leur égard. Leur silence attentif, la ferveur de leurs jeunes visages, les questions, les échanges passionnés à la fin des cours suffisaient

à leur bonheur. Ignorant la jalousie de certains de leurs collègues devant leur charisme, ils étaient prêts à accorder de leur temps, à conseiller, à se réjouir d'un succès ou à mettre en garde devant un raisonnement leur paraissant erroné.» Quant à la connivence entre Hélène et Frédéric, Claudine Houriet la voit ainsi: « Leurs dons s'accordèrent parfaitement, semblables à des violons de prix. » On goûte l'image.

Cécile, tel est le prénom de la femme au centre de la nouvelle *Une femme fatale*. À sa lecture, on éprouve le sentiment que l'auteure est envoûtée par son modèle. Elle utilise, pour la décrire, les expressions les plus admiratives et les plus somptueuses. Qu'on en juge par les quelques lignes que voici: « Rayonnante. Semblable à une fleur qui s'épanouit sous les regards. Ses formes voluptueuses moulées dans une robe étroite. Le décolleté profond. Les jambes longues et fines sous la jupe courte. Des lueurs fauves dans la chevelure. Et cette peau laiteuse qui diffuse la lumière. Comment résister à tant de beauté? Avec un physique pareil, elle aurait dû tenir à distance les hommes, se jouer d'eux, ignorer leur trouble, les faire souffrir de plaisir. C'est tout le contraire.» Le ton est donné. Cécile est la femme du directeur de l'entreprise. Il se dit que tous les collaborateurs de cette dernière ont passé, au moins une fois, dans son lit. Le mari est donc la risée — mais très discrètement, faut-il le préciser — de tous. Curieusement, il est parfaitement au courant de la situation. Elle semble le laisser indifférent. Avant même le mariage, il avait conscience du risque qu'il encourait. Ses amis l'avaient mis en garde, mais rien n'y fit. Il sait qu'elle ne l'aime pas, qu'elle l'épouse pour son seul argent, afin de s'assurer une existence facile et dorée. Qu'importe! Une fois mariée, elle va multiplier les aventures, toutes éphémères et sans importance. Tout cependant a une fin, la belle va se heurter un jour à la résistance du dernier arrivé dans la société de son mari. Meurtrie, elle met longtemps à se remettre. Le lecteur s'étonne du comportement du mari, comment expliquer une telle mansuétude? En fait, il a une vision qui intègre la durée. Le temps, pense-t-il, peut apaiser les ardeurs de sa femme. Celle-ci va petit à petit perdre de ses attraits, même si elle peut aussi espérer en conserver quelques-uns lui permettant, à l'occasion, de retrouver les succès et les splendeurs d'antan. Avec une fine perspicacité, il perçoit les changements qui s'opéreront dans Cécile: « Tout s'use, se ternit, se fane ici-bas. Elle sera une femme superbe d'âge mûr, plus tard une vieille dame exquise. Mais les amants se feront plus rares. Je serai prêt alors à la consoler, à lui répéter qu'elle reste la plus belle femme du monde. » Mais lui, ne sera-t-il pas fatigué et désenchanté? (Philippe Wicht)

Éditions Plaisir de lire, collection Hors-d'œuvre, 2019 (160 pages)

*Claudine Houriet est l'auteure de cinq recueils de nouvelles, de trois recueils de poèmes et de cinq romans, dont Le ravaudage de l'âme, couronné par le Prix de littérature française du canton de Berne.*

# 40 Ans, 40 Talents

MARIE-HÉLÈNE MIAUTON



Un livre bien particulier, attachant, passionnant, célébrant à travers les portraits de quelques personnalités, quarante exactement, la richesse, la diversité et le génie d'un pays. L'idée a germé dans l'esprit de quatre Jurassiens établis à l'extérieur du Canton, l'ayant quitté depuis des décennies, restés cependant attachés à leur région d'origine avec laquelle ils ont gardé des contacts réguliers et désireux de lui rendre hommage à l'occasion du quarantième anniversaire de l'entrée en souveraineté de la République

et Canton du Jura. Dans la préface, l'auteure, Marie-Hélène Miauton, s'interroge sur ce qui fait le trait commun entre toutes les personnalités présentées. Certes, chacune a sa propre originalité. Au-delà, cependant, elle relève l'importance d'une forte identité, d'un enracinement profond dans une terre qui les a marqués d'une manière indélébile. Pour beaucoup d'entre eux, le Jura reste leur point fixe.

Quarante portraits pour quarante années d'autonomie cantonale. Il n'a pas été toujours facile de les choisir, d'autres auraient pu prétendre au même honneur, mais le nombre ne pouvait être dépassé, il a fallu donc trancher. Les personnes retenues devaient être vivantes, d'origine ou d'éducation jurassienne, limitées au territoire des trois districts formant aujourd'hui la République et Canton du Jura. Cette dernière condition pour des raisons évidentes qui tiennent à la nature de l'ouvrage. On y rencontre les âges, les spécialités, les profils les plus divers, mais chacune des personnalités choisies se distingue par l'excellence de sa contribution, reconnue à l'échelle suisse, même internationale. Cela va du chercheur en biologie ou en informatique à l'universitaire de haut vol en passant par le politique, l'ecclésiastique, l'artiste peintre, le musicien, l'écrivain, le poète, le sportif, le journaliste, l'industriel, l'homme et la femme de théâtre, le cuisinier, l'architecte, le syndicaliste, l'astronome et



même la faiseuse de secret. Tout ce monde s’anime sous la plume de Marie-Hélène Miauton. Chaque personne présentée a droit à sa photo pleine page.

Les portraits sont suivis de la liste des membres du Gouvernement, des conseillers aux États, des conseillers nationaux jurassiens de 1979 à 2019, et d’annexes où se trouvent des renseignements sur les quatre membres de l’association *40 personnalités jurassiennes pour la Suisse* à l’origine du projet, sur l’auteure du livre, un index général des noms propres et l’indication des crédits photographiques. Le livre a été offert au Gouvernement jurassien et aux autorités fédérales à l’occasion de la célébration du 40<sup>e</sup> anniversaire de la République et Canton du Jura, le 23 juin 2019 à Saignelégier.

Les textes sont le fruit d’un travail de recherche minutieux, d’entretiens soigneusement préparés et conduits avec chacune des personnes. Il s’agissait en effet, pour l’auteure, de cerner au plus juste ses interlocuteurs. Elle sait cependant aller au-delà. On sent chez elle une véritable empathie pour ses modèles. Elle cultive avec virtuosité l’art du portrait, adaptant sa manière à chacun. Bien que n’étant pas Jurassienne elle-même, elle s’est prise d’un intérêt, d’une passion et d’un véritable enthousiasme pour ce pays et ses habitants, passion qu’elle traduit dans un style toujours impeccable et d’une grande finesse. Elle a parfaitement compris que ce peuple qui fut — peut encore l’être à l’occasion — le trublion de la Confédération, compte tenu de sa dimension économique et démographique modeste, ne pouvait pas adopter un autre comportement s’il voulait exister et imposer sa présence et sa différence. Cela ne lui est plus contesté.

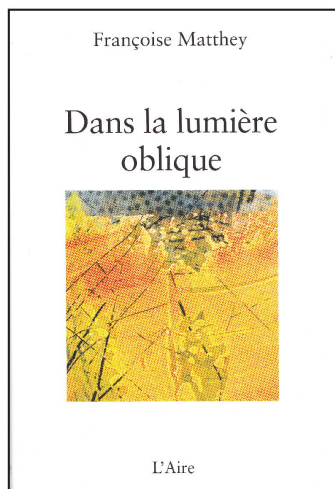
Cet ouvrage va étonner assurément beaucoup de monde en Suisse et même dans le Jura. (Philippe Wicht)

Favre, Société jurassienne d’émulation, 2019 (287 pages)

*Marie-Hélène Miauton a été cheffe d’entreprise, à la tête d’une PME active dans la recherche économique et sociale. Chroniqueuse au journal Le Temps depuis 1999, elle a publié un recueil de ses chroniques sous le titre Un regard (im)pertinent sur la Suisse. Elle est en outre l’auteure d’essais, Banques suisses, les raisons de lutter et Criminalité en Suisse, la vérité en face. S’intéressant à la peinture, elle a publié une monographie consacrée au peintre jurassien Sylvère Rebetez, peintre de la couleur, et à Auguste Veillon, des barques du Léman aux foulques du Nil.*

## Dans la lumière oblique et L'Obscurité diaphane

FRANÇOISE MATTHEY



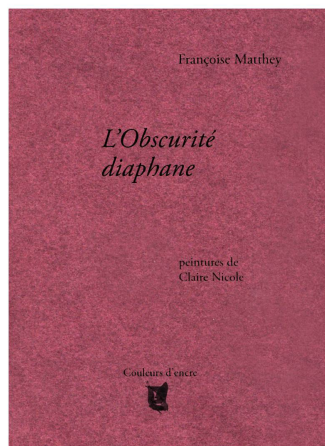
Françoise Matthey évoque, dans une poésie tout en nuances et en subtilité, la fuite inexorable du temps, la succession des saisons, la vieillesse qui nous gagne imperceptiblement et avec elle, l'oubli. L'oubli de la jeunesse, l'oubli de la vie elle-même. Pourtant le recueil se termine en voulant « Attester que demeure / Insistante / La Vie ».

« Avec les couleurs de présence et d'absence / Accueillir le parfum des jours / Les oublis / Les bribes de mémoires / Suivre l'écho des épiphanies / La traversée des âges ». Comme la poétesse le rappelle dans son poème liminaire, les souvenirs surgissent au fil de la répétition des saisons — que le recueil va d'ailleurs suivre — la plupart du temps parfaitement fortuitement. C'est une sensation, une odeur, un goût, un paysage, des traces dans la neige, un peu comme le chant d'une grive ou le goût d'une madeleine, qui vont réactiver un passé oublié et empêcher ainsi sa ruine, son évanouissement dans les limbes mémoriels : « Coquelicots ancolies fredonnent / Et l'on peut espérer de ces hymnes remontés du si loin de l'enfance / Que la mémoire en rejaillisse / Accessible / Relevante ». La nature et les fleurs en particulier, délicatement personnifiées, agissent comme déclencheurs mémoriels avérés ou espérés. Ce peut être aussi une odeur de cuisine en plein été : « Effluves de beignets / Familiarité à l'aplomb des saveurs / Sentiment de déjà-vu déjà vécu / Dans le profil du soir / Rien ne présageait ce soudain enchantement / S'ouvrant à l'entre-dit d'un bouquet d'acacia / Devenir dans l'éclat du souvenir / Ce qui / Pas à pas / Réconforte / Restaure. » Ici, « Nul besoin de comprendre / Il suffit d'éprouver ».

Méfions-nous de l'oubli ! En effet, « Nous n'avons rien vu venir des complots de l'oubli / De ses ravages au détour des routines ». C'est lui qui efface petit à petit les traces de notre existence avant même que la mort n'ait accompli sa triste besogne. L'oubli accompagne la vieillesse et l'oiseau



semble être chez Françoise Matthey un motif qui métaphorise le besoin, la nécessité de se soustraire à l'inexorable fuite du temps et des souvenirs : « Devant la mémoire qui lentement se trouble / Adapter nos chevilles aux décombres / Consentir aux tributs quotidiens / Aux rituels de la fleur de sabbat / Pour que s'oublie l'oubli / Être l'en-deçà / Des vains questionnements / Se fier aux étoiles / Sur la pente qui peu à peu se perd / Devenir / À l'écart du sel / Le calme de l'oiseau ». Tout se passe comme si l'oiseau représentait un moyen d'échapper à l'oubli et au tumulte du monde qui peut par moments le provoquer ou l'accélérer. C'est parce que l'on est enfermé dans son quotidien que l'on oublie, que l'on s'oublie.



« L'heure décisive / De la dernière moisson » qui affleure dans le recueil *Dans la lumière oblique* est l'objet de *L'Obscurité diaphane*, écrit en la mémoire du regretté André Wyss, ancien professeur de littérature à l'Université de Lausanne. Magnifiquement illustré par les peintures de Claire Nicole, ce recueil présente sous forme poétique le statut ambivalent d'un mourant — pas encore trépassé mais plus tout à fait vivant : « il accueille / [...] L'inéluctable de sa disparition / Pour approcher / Vivant / La mort ». L'oxymore

sert à dire l'indicible, l'antithèse pour parler de l'Inconnu irréductible : « Il s'attache à saisir dans le murmure des mots / Le glissement à venir d'un horizon / Sans horizon ». Ce sont peut-être les mots, et la poésie en particulier, la musique de ces mêmes mots, auxquels André Wyss était si sensible — on se rappelle son *Éloge du phrasé* — qui peuvent au mieux approcher la réalité de cet abîme, de ce gouffre, de « Ce prélude / Peut-être ».

Pour ne pas oublier ce cher André Wyss (Valéry Rion)

*Dans la lumière oblique*: Vevey: Éd. de l'Aire, [2019] (80 pages)

*L'obscurité diaphane*: Lausanne: Couleurs d'encre, [2019]

*Née à Strasbourg, Françoise Matthey vit aux Reussilles au milieu des pâturages et des sapins. Passionnée par le monde des livres, elle a pratiqué son métier de médiathécaire à l'Office Fédéral du Sport pendant de nombreuses années avant de diriger la bibliothèque régionale de Tavannes. Elle a reçu le prix Schiller (2001) et le prix d'encouragement de la Commission de littérature de langue française du canton de Berne (1995). Depuis 2011, elle se consacre entièrement à l'écriture. (poesie enmouvement.ch et diju.ch)*

# Les Très Riches Heures du Jura

## Une histoire de rien à maintenant

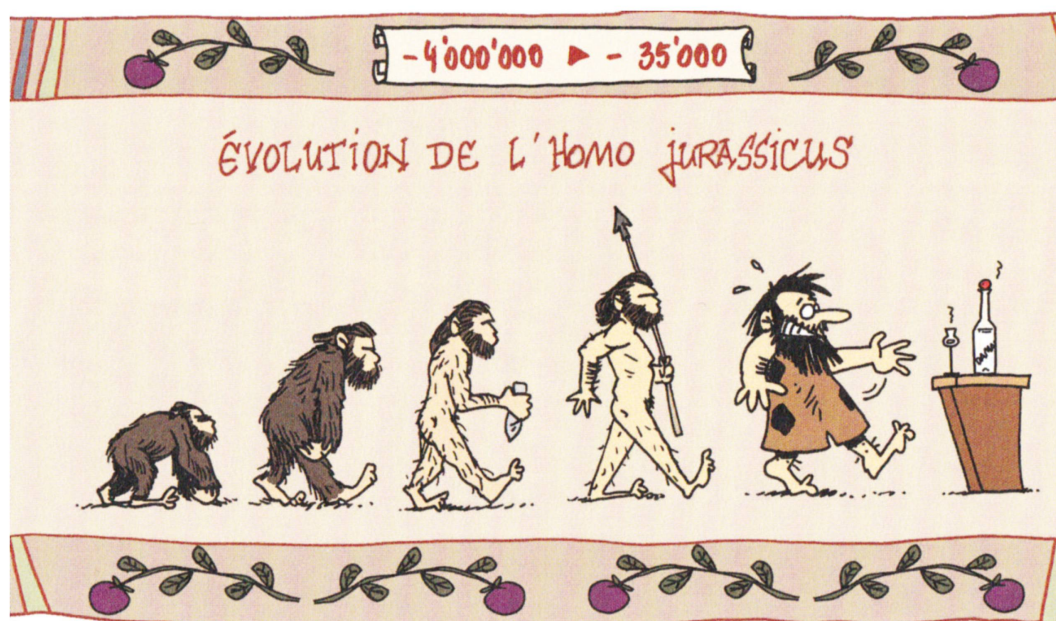
PITCH COMMENT

« Vous aurez ici sous les yeux le chaînon manquant entre la tapisserie de Bayeux (XI<sup>e</sup> siècle) et les œuvres du Genevoix [sic], Rodolphe Töpfer (XIX<sup>e</sup> siècle), sur le long chemin de l'invention de la bande dessinée. »

Le décor est planté. Stéphane Babey, huitième conseiller fédéral, rédacteur en chef de *Vigousse* et éminent préfacier de l'ouvrage montre toute la valeur de l'ouvrage de Pitchy de Porrentruy (1410-1487), un moine visionnaire qui aurait imaginé, en s'inspirant de la tapisserie de Bayeux, monument de l'art occidental qui raconte la conquête normande de l'Angleterre, une toile qui présente l'histoire de notre coin de pays. Le clerc ne s'est pas arrêté là, car il a même raconté le futur en plus de l'histoire puisqu'il s'est arrêté en l'an de grâce 2019. Il devait sans doute pratiquer assidûment la divination car il dépeint l'histoire récente du canton avec une précision déconcertante. Et c'est Pitch Comment, caricaturiste et bédéiste jurassien bien connu, qui a découvert le chef-d'œuvre de celui qui s'avère être son aïeul et qui a entrepris de la diffuser largement en en faisant une transcription et une édition scientifique.

J'arrive à la moitié de ma chronique et j'ai bientôt raconté autant de billevesées que Pitch et Stéphane Babey réunis. Évidemment, l'histoire présentée en préface est une supercherie jouant sur le lieu commun du manuscrit trouvé. Enfin, personne n'est dupe, évidemment, mais c'est surtout pour notre plus grand plaisir que Pitch Comment met ses talents de dessinateur-humoriste, osons le terme, pour rendre l'histoire jurassienne ludique, comique et caustique. Ses dessins parcourent les grands moments de l'histoire de la région et trouvent toujours un angle d'attaque aussi intéressant qu'amusant pour traiter des sujets qui ne paraissent pas hilarants au premier abord. En somme, on rigole beaucoup tout au long de l'ouvrage. Pitch aime à se gausser des stéréotypes collés aux Jurassiens :





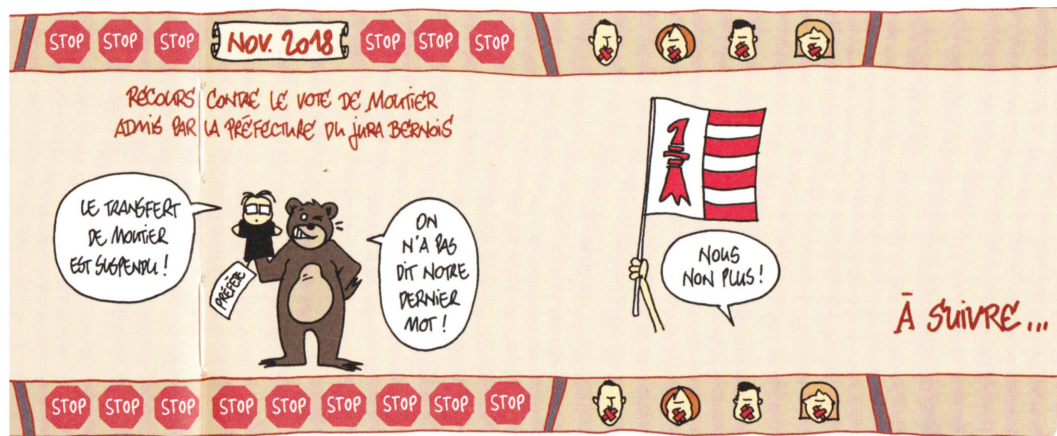
On peut penser aussi aux accents, notamment celui de Moutier avec Saint-Germain qui, toujours enrhumé, dit déjà « Baaaanjour ». En outre, Pitch joue aussi beaucoup sur les anachronismes pour susciter le rire chez son lecteur. Je ne résiste d'ailleurs pas à montrer l'évocation de la création de la Société jurassienne d'émulation puisque nous nous trouvons dans les *Actes*.



Si l'approche est humoristique, le tout a une base chronologique tout à fait solide, sérieuse et précise dont le garant n'est autre que Nicolas Barré, historien, enseignant d'histoire au Lycée cantonal de Porrentruy et en didactique de l'histoire à la HEP-BEJUNE. Il a rédigé en fin d'ou-

vraie une chronologie qui suit les dessins de Pitch et donne une vision commode et synthétique de l'histoire jurassienne.

Même sur des questions d'actualité, Pitch n'hésite pas à se mouiller. L'ours en prend pour son grade, pour notre plus grand plaisir. (Valéry Rion)



Delémont: Éditions Delémont'BD, 2019, 83 pages

Né en 1970, Pitch Comment vit à Porrentruy. Après s'être fait connaître par un blog de dessins sur les élections de son canton, il a dessiné, sur un scénario de Camille Rebetez, les cinq tomes de la chronique jurassienne Les Indociles (2012-2016). Il a par ailleurs signé, en 2017, Souvenirs de Damas. Reconnu pour son travail de dessinateur de presse, il est un contributeur historique du journal satirique Vigousse et de l'application satirique La Torche 2.0, où son trait aussi inspiré qu'épuré fait mouche. Il publie aussi un dessin hebdomadaire dans Le Quotidien jurassien. (delémontbd.ch)

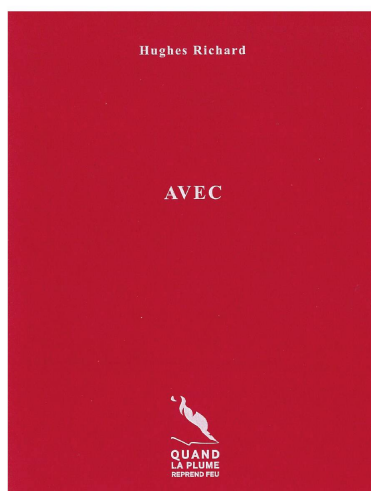


# Avec et Le Val d'Orvin

HUGHES RICHARD

*Avec et Le Val d'Orvin*, deux minuscules fascicules, mais quelle richesse de poésie. Tout chez l'auteur est mûri, mâché lentement. Chaque mot compte. Dans son *Journal intime* daté du 30 septembre 2015, on lit en effet: «*Ce fut le déclic. Le lendemain, je retrouvais et relisais mon poème, passant deux à trois semaines à le remanier de fond en comble*».

Hughes Richard a voué sa vie — passionnément — à la littérature, à la poésie surtout. En a-t-il bien vécu? Sur le plan matériel, ce n'est pas sûr. Pourtant, sans relâche, avec une détermination sans faille, il continue à creuser son sillon. A-t-il le sentiment d'être apprécié à sa juste valeur? On peut en douter après avoir lu le petit texte de Michel Tournier figurant en épigraphe des deux ouvrages. Il résonne en effet comme un appel désespéré: «*Publier un livre, c'est procéder à un lâcher de vampires. Les livres sont des oiseaux secs, exsangues, affamés, qui errent dans la foule en cherchant éperdument un être de chair et de sang sur qui se poser, pour se gonfler de sa chaleur et de sa vie: c'est le lecteur.*»



*Avec* est constitué de quatrains, à l'exception du dernier poème, un quintil. Ils sont un hymne à la nature et à l'épouse du poète — les deux intimement liées —, laquelle est tragiquement décédée en décembre 2003 dans un accident de la circulation. C'est beau, émouvant surtout. Les vers sont fréquemment assonancés, parfois même rimés. Est-ce de volonté délibérée de la part de l'auteur, ce n'est pas certain. L'octosyllabe est la règle, mais on relève aussi ici et là d'autres mètres, ce qui ne nuit nullement à l'harmonie de l'ensemble.

Le premier poème donne le ton du livre, le poète convoque tous les éléments de la nature:

*Avec le vent j'écris mes poèmes  
Avec les arbres avec le ciel  
Avec les nuages qui essaient  
Dans trop de journées sans soleil*

Certes, ce ne sont pas là les grandes orgues. C'est même le contraire, la voix discrète, pure et précieuse de l'intimisme.

Saisir au vol l'instant, le temps qui passe afin d'en fixer à jamais l'ines-  
timable saveur, tel est le sens des vers que voici :

*Depuis lors se perpétuent nos fêtes  
Et chaque jour à ma fenêtre  
Je guette l'aube en train de naître  
Et les rires frais de tes réveils*

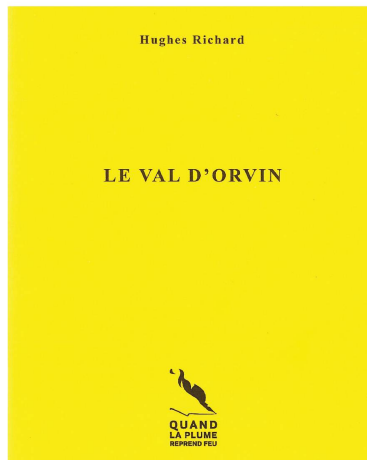
Ronsard, Corneille (on songe aux adorables *Stances à Marquise*), Baudelaire, d'autres encore ont su conserver « la forme et l'essence divine » des personnes aimées. Hughes Richard se joint à eux dans cette strophe :

*Et depuis que de voix se sont tues  
Que d'adieux ont gagné l'infini  
Visages rattrapés par mes poèmes  
Juste avant l'oubli définitif*

Il s'en fallut donc d'un rien pour que tout fût voué à l'oubli.

L'âge qui vient n'est pas pour le poète source d'inquiétude. Il le voit au contraire comme promesse d'épanouissement (comme dans *Chronique Saint-John Perse*) :

*Avec les neiges qui nous assiègent  
L'âge qui vient et nous allège  
J'écris des poèmes et les mots lèvent  
Sur les feuillets blancs de mes matins*



*Le Val d'Orvin* est d'une autre nature. C'est le récit lyrique du premier voyage d'un enfant, l'auteur lui-même, en compagnie de son oncle Jean, un bien curieux personnage. Le poème est fait de vers de mètres divers, non réunis en strophes, formant donc un ensemble d'un seul tenant.

Le rythme s'accélère ou ralentit au gré de l'aventure. On pense à la *Prose du Transsibérien* de ce Blaise Cendrars qui a tant passionné l'auteur.

Pour le seul plaisir, citons encore, pour clore cette présentation, extraits de *Avec*, ces deux vers :

*Le tremblement bleu des forêts  
Dès que les feuilles les revêtent*

(Philippe Wicht)

Éditions La Main amie, Les Ponts-de-Martel (Suisse), 2019

*Hughes Richard est né en 1934 à Lamboing. Il habite aujourd'hui Les Ponts-de-Martel. Parmi ses œuvres de poésie, on peut citer: La Ballade pour parler d'adolescence, La Vie lente, La Saison haute, Ici, À toi seule je dis oui, Horlogerie minutieuse de la mémoire. Plusieurs de ces recueils ont fait l'objet de rééditions. Il est aussi l'auteur d'œuvres en prose: Petite Musique des pays sans printemps, Neiges. Sont à signaler aussi ses travaux concernant Blaise Cendrars et Francis Giauque.*

# À la garde lettre à mon père pasteur

DANIEL DE ROULET



« Ces jours-ci, je me dis que la mort est naturelle. Ce qui l'est moins, c'est la vie. Sans doute un miracle. Ou bien? » Comment peut-on mettre fin volontairement à ce miracle? Peut-on le faire sereinement et avoir hâte, attendre la mort comme une libération?

Derrière ce qu'on croit être une confession épistolaire intime à son père décédé, Daniel de Roulet nous fait en réalité vivre les derniers instants de sa maman qui a choisi d'en finir avec la vie. L'auteur suscite chez son lecteur questionnement, réflexion et émotion intense à propos de la mort programmée de sa mère qui a choisi le suicide assisté.

Ce journal qui raconte les 14 derniers jours de l'existence de sa maman, elle qui aimait tant les peintures d'Hodler représentant et esthétisant l'agonie de Valentine, l'amante du peintre, que de Roulet avait si élégamment peinte dans sa lettre à Hodler intitulée *Quand vos nuits se morcellent* (Zoé, 2018): « Elle a la bouche ouverte, je pense à Hodler dessinant chaque heure sa maîtresse Valentine mourante, des dizaines de portraits. Maman aimait cette suite émouvante, je n'aurais jamais imaginé qu'elle aussi, la bouche ouverte... » De Roulet passe des heures au chevet de sa mère, comme Hodler l'avait fait avec Valentine, dans une forme de tendresse filiale qui s'exprime en creux, avec beaucoup de pudeur, de silences et de sensibilité. L'auteur essaie simplement de comprendre cet empressement d'en finir chez sa mère: « elle prend sa vie patience ». De plus, ce qui déstabilise dans le cadre d'une mort souhaitée, décidée, planifiée, c'est qu'on fait comme si le travail de deuil avait déjà commencé alors que la mort n'est même pas encore survenue. Pourtant, elle est tellement présente, qu'elle obnubile le narrateur: « l'approche



de la mort d'un autre, ça remue » et il a besoin d'exprimer ses interrogations à son père: « En ta compagnie, j'essaie de faire le tour de mes doutes ».

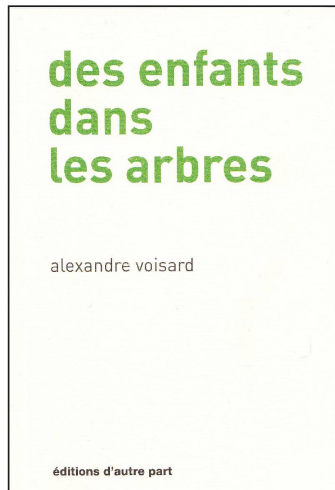
Que signifie être fils de pasteur à Saint-Imier? Le départ programmé de sa maman pousse l'auteur à s'interroger sur sa propre identité et son rapport à l'éducation reçue de son père. C'est à la fois en s'opposant à la foi du pasteur et en révéant certaines valeurs qu'il lui a inculquées que la personnalité du narrateur s'est forgée. Et de même, l'amour des livres est partagé entre père et fils: les réponses — ou les questions — que l'écrivain en deuil recherche se trouvent évidemment dans la littérature. Tous ces auteurs qui accompagnent les réflexions de Roulet en permanence dans sa quête de sens: « Donc la mort n'est rien, c'est une porte ouverte ou fermée, il faut qu'elle soit l'un ou l'autre, elle ne peut pas être une troisième chose », comme le dit magnifiquement Stendhal dans un texte cité en conclusion d'*À la garde*. L'expérience de la mort, de l'indicible ne peut être approchée que par l'art, la littérature qui par métaphores ou touches successives essaie de saisir l'insaisissable. Tout se passe comme si la littérature était la réponse, ou au moins une réponse. (Valéry Rion)

Genève: Labor et Fides, 2019, 95 pages

*Daniel de Roulet, qui a grandi à Saint-Imier, a reçu le Grand Prix de littérature 2019 de la Commission intercantonale de littérature des cantons de Berne et du Jura (Cili), pour l'ensemble de son œuvre. Auteur d'une trentaine d'ouvrages (romans, chroniques, essais), il a déjà obtenu nombre de récompenses, dont le prix Dentan ainsi que le Prix culture et société de la ville de Genève. Avant de devenir écrivain à plein temps, Daniel de Roulet a été architecte et informaticien.*

## Des enfants dans les arbres

ALEXANDRE VOISARD



Malicieusement, Alexandre Voisard — Coco dans l'ouvrage et pour les intimes — évoque son enfance passée dans la région de Porrentruy, dans le Jura suisse.

À travers deux parties principales, l'une consacrée à la forêt et l'autre à l'eau — et en particulier à la rivière — le poète fait parler la nature qui dévoile petit à petit son histoire personnelle. Dans ce monde à part, les « scolylthes [sic] inventent l'écriture » pendant que les « coccinelles causant commerce avec des caravanes de pucerons ». La nature anthropomorphisée parle, s'exprime, devient poétesse à l'occasion : « Frênes, pins et merisiers se racontent leurs anecdotes d'un temps lointain où ils n'étaient que graines tournoyant infiniment dans les bourrasques. » En tout cas, la métaphore topique du grand livre du monde sied à ravir au décor de verdure que Voisard dépeint. Il convient d'interpréter les murmures des arbres, « les vibrations d'un babil, même si on n'en déchiffre pas le message codé ». La neige d'ailleurs a tendance à rendre « le paysage illisible ». Alexandre a déjà l'habitude de « rêvasser » afin d'interpréter les signes contenus dans le paysage, il a déjà l'âme du poète.

La forêt n'est pas seule à faire œuvre artistique dans l'ouvrage d'Alexandre Voisard. L'eau, la rivière — l'Allaine — possède aussi ce talent orphique, envoûtant : « L'Allaine chuchote, fredonne, psalmodie en son lit, parfois elle s'attarde ou au contraire jaillit en gammes fougueuses. Certains jours on peut l'entendre de loin, et d'autres, on s'en approche l'oreille aux aguets, en veillant à ne pas trébucher sur une racine de saule. » « Son œuvre est une tapisserie au canevas perpétuellement remanié. » Chaque jour, la nature nous offre un nouveau chef-d'œuvre à contempler, à percevoir, à travers tous nos sens. C'est bien de cela qu'il s'agit avec *Des Enfants dans les arbres*, une plongée sensorielle dans l'enfance de l'écrivain jurassien. Vision personnelle et touchante d'une nature qui incite à la rêverie : « Coco rêve, au-dessus des remous et des tourbillons d'écume. » Enfance et nature qui jouent aussi un rôle

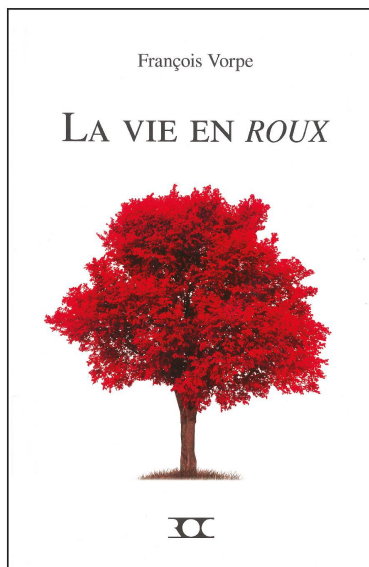
protecteur face aux tumultes que traverse l'Europe durant l'enfance du poète: « Mais voilà qu'un peu plus loin au nord, un fou furieux, Adolf Machin, s'est mis en tête de conquérir l'Europe entière avec ses chars blindés lancés à fond de train et tous azimuts depuis Berlin. » C'est aussi une manière de raconter une enfance dans un pays et une région en paix, au milieu d'une Europe en guerre. Le vocabulaire enfantin choisi pour parler des invasions hitlériennes nous montre le regard désinvolte et amusé qu'un enfant pouvait avoir sur la situation géopolitique de l'époque. Pour un enfant, ce ne sont pas les tragédies de la Grande Histoire qui marquent, du moins pas encore, mais bien la noyade d'un camarade emporté par la rivière: « Mais quelles humeurs, notre Allaine inconstante! Comment peut-elle d'un cours d'eau si aimable se changer soudain en furie torrentielle? On n'a pas idée... ». (Valery Rion)

Genève: Éditions d'autre part, 2019 (94 pages)

*Né en 1930 à Porrentruy, Alexandre Voisard est l'un des principaux poètes de Suisse romande. Récompensée notamment par le prix des Lettres, des Sciences et des Arts de la République et Canton du Jura, et par le prix Schiller, son œuvre offre une vision du monde marquée par une profonde musicalité et la proximité avec la nature.*

# La vie en roux

FRANÇOIS VORPE



À moins d'être né en Écosse ou en Irlande, où les «redheads» passent presque inaperçus<sup>1</sup>, *La vie en roux* n'est décidément pas rose ! Elle en fait voir de toutes les couleurs et laisse des bleus à l'âme : « J'avais l'impression de porter un poison, un poison qui m'accompagnerait tout au long de ma vie... Il fallait que je trouve la force de vivre avec. J'ai réalisé que c'était comme si je présentais les stigmates d'une maladie... »

C'est une histoire extrêmement touchante que nous raconte François Vorpe : la sienne, celle d'un enfant roux qui a grandi — et s'est construit aussi — à travers les railleries, les

insultes, les humiliations, la mise à l'écart, les agressions physiques parfois. C'est-à-dire les différents aspects du «roucisme», la discrimination qui frappe celles et ceux que le gène MC1R a doté-e-s d'une chevelure flamboyante.

Pourquoi donc cet ostracisme à l'égard des roux ? L'imaginaire collectif, bien aidé en cela par l'Église, en a fait des hommes aux instincts primaires, des criminels ou des traîtres (Ésaü, Caïn, Judas...); chez les femmes, des traîtresses (Dalila), des prostituées (Marie-Madeleine), des sorcières — vingt mille furent condamnées au bûcher par le pape Innocent III. Heureusement, les mentalités ont évolué ! L'époque moderne pourfend toute forme de discrimination ; mais certains contenus sur les réseaux sociaux laissent songeur : « Pourquoi faire des tests sur les rats alors que nous possédons des roux ? »<sup>2</sup> ! À la fin de son ouvrage, François Vorpe propose une série de textes évoquant ces stéréotypes négatifs. Édifiant ! Certes, il y en a bien quelques-uns de positifs, au féminin surtout (la « blondeur vénitienne » sublimée par Botticelli, le charme incandescent des rousses incarné par Rita Hayworth et d'autres égéries plus contemporaines, comme Scarlett Johansson ou Julia Roberts).

Mais revenons à Sombeval dans les années cinquante. Petit et chétif (il est né à 7 mois) en plus d'être roux avec le visage grêlé de taches de rousseur, François Vorpe est devenu très tôt le souffre-douleur des autres



enfants. Et les adultes n'étaient pas en reste — villageois, enseignants (!), parfaits inconnus et même un oncle qui le traitait de « Pinocchio » et de « poil-de-carotte ». À cette « disgrâce » s'ajoutait le fait qu'appartenant à une famille d'agriculteurs, il aidait aux travaux de la ferme et des champs ; d'où cet infamant surnom de « rouge qui pue ». L'auteur souligne que cela l'a rendu maniaque au niveau de l'hygiène ; qu'il a toujours mis un point d'honneur à soigner son apparence et à sentir bon...

Manque d'estime de soi, sentiment d'injustice, intime conviction d'être « moche » (aujourd'hui encore, semble-t-il) : au fil des souvenirs revisités par François Vorpe, on mesure l'impact psychologique de cette stigmatisation. Contrepoint à l'infortune : le récit est aussi une chronique de la vie à la ferme, laborieuse, spartiate il est vrai, mais heureuse, rythmée par les saisons. Les joies simples et de fugitifs moments de grâce allègent le quotidien familial, escamotent les soucis financiers.

Le reste du temps : faire le dos rond, avaler les couleuvres et ravalers ses larmes, surtout ne pas attirer l'attention, autant de parades face à la méchanceté et à la bêtise. En un mot : accepter stoïquement son sort. Et travailler plus que les autres, s'améliorer sans cesse, transformer en atout la nécessité de se battre constamment. Un animal blessé se relève toujours, le plus fragile est souvent le plus combatif : leçons que le fils de paysan a apprises au contact de la nature. « En observant la vie des animaux de la forêt, j'ai constaté beaucoup de tolérance entre les espèces. Ces moments me chargeaient en positif et me rendaient plus fort pour subir les moqueries et les remarques désobligeantes. »

Puissant facteur de résilience, l'amour que François Vorpe a toujours porté aux animaux, qui le lui rendent bien, et qui ne le jugent pas, eux ! Il y eut notamment un élevage de lapins, ce qui lui permit d'acquérir Flicka, une pouliche tout d'abord sauvée de la mort par lui, et avec laquelle il participera plus tard à ses premières courses hippiques. Et puis les chiens, qu'il passe des heures à cajoler et à éduquer, les chèvres, les moutons, les vaches, les poules naines... François, comme son saint homonyme, sait parler aux bêtes... !

Si le petit garçon roux s'est forgé peu à peu une armure dans l'adversité, c'est aussi grâce à ses parents, aimants et courageux. Sa mère le console de toute sa tendresse : « Nous avons la plus précieuse des richesses, on s'aime et nous sommes en bonne santé ! » Son père désamorçait les lourdes plaisanteries qui fusaient sur leur passage, juchés sur un char à fumier. « On s'en fout de ce qu'ils disent, nous, on est heureux comme ça. L'important c'est de se sentir bien et de ne faire de mal à per-

sonne. Toi tu es un bon petit garçon et tes cheveux ils sont très bien comme ça!»

D'autres personnes bienveillantes ont croisé son chemin ; sa première institutrice, qui met en valeur ses connaissances de la nature et ses dispositions pour les maths ; son maître d'apprentissage et ses collègues menuisiers qui l'accueillent comme n'importe quel autre « pommeau » et reconnaissent ses aptitudes pour le métier. Le fils des voisins, J.-P., cavalier émérite, qui « est devenu [son] exemple et un moteur dans [son] avenir équestre ». Et surtout peut-être : M., le beau gosse, l'intellectuel, qui demande poliment au « manuel roux » s'il peut s'asseoir à côté de lui dans le train — c'est le début d'une belle et grande amitié, fracassée dans le tragique accident dont est victime M., jeune marié et futur papa. « M. était un ange qui est passé dans ma vie, il ne s'est jamais moqué de moi, il a été mon ami le plus précieux. Le jour de son enterrement, j'ai décidé que mon futur métier serait croque-mort. »

Et François Vorpe l'est devenu, avec passion, empathie, compétence. Et puis encore : il a trouvé l'amour, a eu trois beaux enfants (blonds !). Il s'est brillamment illustré dans le monde de l'équitation, joli pied de nez au juge qui lui a autrefois refusé sa licence, en tout arbitraire : « Tu sais, on n'a jamais vu un cavalier rouquin, il te faudrait essayer avec des juges daltoniens ! ». Hyperactif, humoriste à ses heures, aimant les gens, il organise des spectacles et des festivals dans cette région qui, dit-il, lui a tant donné et où il a de fortes racines.

Encore meurtri, François Vorpe l'est sans doute. Mais pas aigri, ni revanchard : « Je ne suis porteur d'aucune rancune ni d'aucune haine, je fais preuve de résilience depuis longtemps » écrit-il. Son témoignage inspirant, résolument positif et teinté d'humour, mettra du baume sur bien des cœurs — une manière de plus pour lui de manifester son goût des autres et... du bonheur ! « Je suis heureux aujourd'hui d'avoir vécu ma vie en roux, cela a forgé mes choix, ma personnalité et mon caractère. » (Christiane Lièvre Schmid)

Saint-Imier : Éditions du ROC, avril 2019 (215 pages)

*François Vorpe est né à Sombeval, dans une famille de petits paysans. Il effectue toute sa scolarité à l'école du village. À 16 ans, il entre en apprentissage dans une menuiserie offrant des services de pompes funèbres, formation poursuivie à l'École suisse du bois à Biemme. À 22 ans, titulaire de la maîtrise fédérale, il se met à son compte en tant que*

*menuisier et entrepreneur de pompes funèbres. Une véritable vocation, qu'il raconte dans son premier ouvrage intitulé Passionnément croquemort, Éditions du ROC, 2012. En novembre 2019, François Vorpe a organisé un « Festival des roux » aux Breuleux — ouvert à tous ! —, avec au programme témoignages, échanges et moments de convivialité.*

NOTES

<sup>1</sup> Les roux représentent 13 % de la population en Écosse et 10 % en Irlande [1-2 % de la population mondiale].

<sup>2</sup> <https://www.nouvelobs.com/rue89/rue89-nos-vies-connectees/20091207.RUE3850/groupe-facebook-agressions-halte-a-la-discrimination-envers-les-roux.html>